

Il s'était d'ailleurs acquis une haute réputation de capacité ; car, malgré sa jeunesse, il fut le second membre du comité le plus important de la chambre des représentants, celui des affaires étrangères, dont le général P. B. Porter était le président, et dont faisaient partie des hommes déjà haut placés dans l'estime publique, F. Grundy, J. Randolph, P. Barton Key. A la retraite du général Porter, il devint tout naturellement président du comité, et se trouva dans la chambre le chef du parti qui s'intitulait alors le "parti républicain," et qui était le plus fortement opposé à l'Angleterre. Le comité s'était prononcé, par l'organe de son président, pour une déclaration de guerre à cette puissance. A ce propos, John Randolph fit une sortie très-vive, et M. Calhoun fut appelé à répliquer à cet orateur, que son originalité, sinon sa bizarrerie, a rendu célèbre. Il le fit avec une telle hauteur d'éloquence, une telle supériorité de raison, que dès ce jour, il se trouva classé parmi les grands orateurs du Congrès. Son coup d'essai avait été un coup de maître.

En 1817, M. Calhoun, âgé de trente cinq ans, fut appelé au département de la guerre par le président Monroe. Ce département était complètement désorganisé ; le désordre était à son comble dans toutes les branches du Service, et il s'en suivait nécessairement des dépenses exagérées. Le nouveau Secrétaire travailla avec tant d'intelligence et de zèle, que le chaos fit bientôt place à une organisation parfaitement régulière, grâce à laquelle, les comptes en souffrance furent liquidés et de notables économies réalisées, tandis que le service se faisait avec une remarquable ponctualité. Il resta sept années au ministère de la guerre.

Sa réputation d'homme d'état était déjà si bien établie, que ses amis pensèrent à le présenter pour la candidature présidentielle ; mais le général Jackson avait une telle popularité dans son parti, que M. Calhoun lui céda la place, et consentit à se laisser porter pour la vice-présidence. Il fut élu à une grande majorité, tandis que le général Jackson, qui avait pour concurrents John Quincy Adams et Crawford, n'obtint que la pluralité des votes. Le Congrès, mis en demeure de se prononcer, porta son choix sur M. Adams, si bien que le vice-président, par une étrange anomalie, se trouva dans l'opposition. Toutefois, il remplit ses fonctions avec une impartialité si grande, que la différence d'opinion entre lui et le président n'amena aucun tiraillement fâcheux.

En 1828, le général Jackson arriva à la présidence par le vote populaire, qui, en

même temps, confirma M. Calhoun dans le poste qu'il occupait déjà. Par suite de l'indépendance de ses opinions et de ses sentiments, le vice-président, qui venait de vivre en bon accord avec un adversaire politique, ne tarda pas à se trouver en hostilité directe avec le président élu par son propre parti. M. Calhoun avait compté sur le général Jackson pour empêcher la mise en vigueur d'un tarif protecteur adopté par le Congrès. Cette espérance fut déçue, et c'est alors que fut posée la doctrine de "nullification," c'est-à-dire d'interposition de la souveraineté des états pour arrêter l'effet d'une mesure votée par le gouvernement fédéral. M. Calhoun travailla de toutes ses forces à l'établir, mais sans paraître encore officiellement. Ce fut un peu plus tard, lorsqu'il eut acquis la certitude que, sur ce point les opinions du général Jackson étaient complètement incompatibles avec les siennes, qu'il déclara ouvertement son opposition. Cet antagonisme devait amener la retraite du vice-président ; en effet, en 1832, M. Calhoun donna sa démission ; la Caroline du Sud venait de payer l'acte qui pourvoyait à la mise en vigueur de "l'ordonnance de nullification," adoptée précédemment dans une convention d'état. Une proclamation du président déclara coupables de trahison tous ceux qui obéiraient à cette ordonnance ; le gouverneur de la Caroline maintint la légalité de l'attitude prise par la convention.

Cette discussion, commencée par l'organe des autorités exécutives, se continua bientôt dans le Congrès. M. Calhoun était rentré au sénat, et il y défendit la doctrine dont il était le principal auteur, avec une énergie de conviction et une éloquence de langage qui auraient ébranlé peut-être bien des esprits, s'il n'avait eu pour adversaire Daniel Webster, qui déploya pour le combattre la logique la plus irrésistible, secondée par les plus magnifiques inspirations. Le bill qui armait le président des pouvoirs nécessaires pour employer au besoin la force contre la Caroline du Sud, fut adopté ; et le danger d'une rupture semblait éminent. Mais à ce moment décisif, le génie qui a protégé l'union ne l'abandonna pas : des idées de conciliations se firent jour ; des concessions offertes à propos apaisèrent la querelle, et l'adoption du bill de compromis présenté par M. Clay réussit à sauver le pays de la guerre civile. Cette période est sans contredit la plus agitée et la plus grave de la vie politique de M. Calhoun ; c'est celle qui, aujourd'hui encore, prête le plus aux accusations dirigées contre l'illustre champion du Sud.

M. Calhoun continua à siéger au sénat et dans tous les grands débats qui ont marqué les différentes sessions, il a élevé sa voix avec une indépendance dont s'accommodait assez mal le parti auquel il se rattache le plus naturellement. Il n'a pu jamais se soumettre à la discipline rigoureuse des démocrates, et plus d'une fois il s'est éloigné de leurs camps, pour y rentrer lorsqu'il les retrouvait dans sa route. Ces allures, où éclatait le mépris des vulgaires entraves, n'ont jamais amené une séparation complète entre eux et lui ; mais elles ont singulièrement contribué à fermer la route de la présidence à un homme que son génie et ses services semblaient devoir y appeler un jour.

S'il n'est pas arrivé à cette magistrature, il a du moins exercé les fonctions qui d'ordinaire en rapprochent le plus : en 1844, à la mort de M. Upshur, il accepta le poste de Secrétaire d'état, qu'il garda jusqu'à la fin de la présidence de M. Tyler ; et l'on n'a pas oublié encore la part ou plutôt l'initiative ardente qu'il prit dans l'annexion du Texas. Après avoir quitté le ministère, il put jouir de quelques mois de repos, mais la Caroline du Sud ne pouvait se passer de lui au Congrès, et bientôt elle le renvoya occuper dans le sénat le siège sur lequel il vient en quelque sorte de mourir. M. Calhoun n'a-t-il pas fait comme le soldat qui donne sa vie sur le champ de bataille ? Il a avancé le terme de son existence pour défendre jusqu'au bout les principes et les institutions auxquelles il s'était dévoué. Certes, c'est là une fin glorieuse : il est tombé à son rang ; et lorsque, épuisé par un dernier effort, il est venu se coucher sur le lit qu'il ne devait plus quitter, il a vu la mort s'approcher sans effroi : il s'est éteint avec la résignation du sage. L'homme est resté grand jusqu'à l'heure suprême.

Courrier des États-Unis.

C H A R A D E.

Mon premier nécessairement
Est propre à la géométrie,
Mon second offre évidemment
A chacun de nous sa patrie,
Puisse la France constamment
Dans mon tout avoir une amie.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*, et les externes, chez MM. A. et C. Legaré.

HUBERT GIRROIR, *Gérant.*